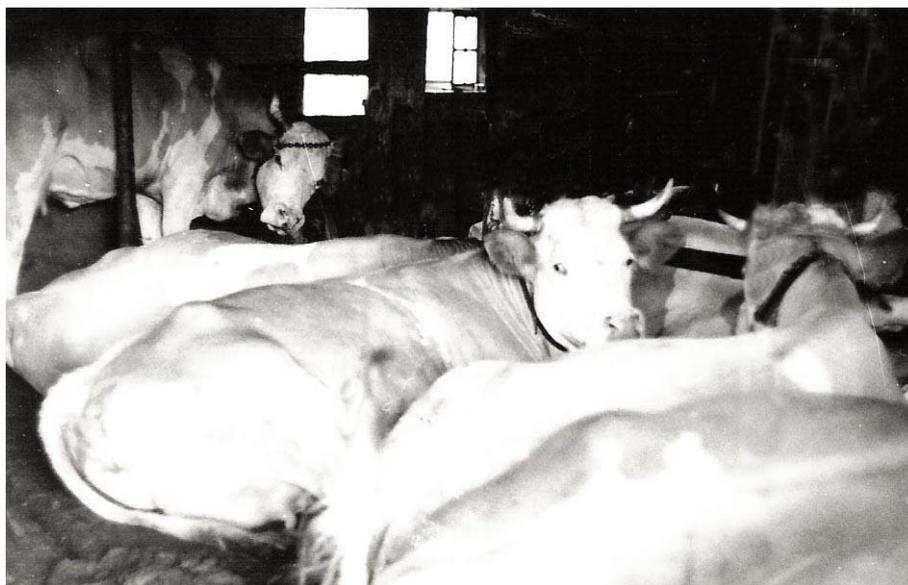


L'écurie

On y pénétrait par deux portes. L'une séparait l'écurie de la fourragère. L'autre donnait sur l'extérieur. C'est par celle-ci que passait toujours le bétail, chassant au passage les deux volets qui alors claquaient contre le mur. Heureusement qu'ils étaient solides. Une porte supplémentaire, cette fois-ci tout d'une pièce, et que l'on trouve encore, placée à l'extérieur comme protection, servait à mieux isoler l'écurie par les grands froids. L'été, elle restait rabattue sur le côté.

Du même côté que cette porte, une petite fenêtre donnait un jour parcimonieux sur cette pièce qui restait la plupart du temps dans la pénombre. Et ce n'est pas la seconde fenêtre du fond, elle donnait sur le poulailler qu'il y a derrière la maison, qui pouvait y changer quelque chose, toute émaillée de chiures de mouche, de points de bouse et des restants du dernier chaulage. Tant l'une que l'autre, on ne les nettoyait jamais.



Elles sont calmes et au calme, bienheureuses.

Sitôt passé la porte de la fourragère, on arrivait dans l'espace réservé au cheval qui était séparé de l'écurie elle-même par une paroi de bois. Aussitôt après commençait la série des crèches, 7 ou 8, forme ovale taillée dans le ciment du mur. Les crèches se trouvaient donc établies entre l'écurie et la fourragère. Si bien que si le bétail pouvait y accéder, mon père ou son employé pouvaient en faire de même, mais cette fois-ci par l'autre côté. On pouvait fermer cette ouverture par des volets de bois que l'on appelle des borancles. Chacun de ceux-ci pouvait être immobilisé contre le mur avec un verrou de fer. Les borancles pivotent grâce à des épars et des gonds. Pour nettoyer les crèches, on les fixe, et pour alimenter le bétail, on les ouvre pour les bloquer de la même manière que

tantôt dans l'autre partie du mur, cette fois-ci haute d'à peine un mètre. Si vous voyez ce que l'on veut dire, si vous comprenez le système, celui-ci parfaitement rôdé au cours des décennies d'un usage journalier.

L'écurie était toujours chaude et humide. On l'éclairait avec une seule lampe électrique fixée en son milieu, contre le mur extérieur. Elle était au raz du plafond, l'ampoule protégée d'une poire de verre elle aussi piquée de taches de chaux et de chiures de mouches. Ainsi vont les choses dans ce local que l'on chaule une fois par année, ce qui lui apporte pendant quelques semaines au moins cette blancheur inaccoutumée qui tourne vite à des couleurs plus foncées dont on sait l'origine. Car si les vaches, en général, défèquent épais, il leur arrive d'aller clair, surtout lorsque celles-ci sont lâchées pour s'en aller pâturer les champs du village en automne, quand est venu le temps des pâtures en commun. Un très vieux système qui évite que l'on ait à clôturer ses propres champs. La grande liberté pour ce bétail que l'on détache et chasse de l'écurie sitôt après la première traite pour aller le rapercher dès avant la seconde. C'est le temps des vacances pour les enfants à qui appartient cette tâche d'aller rechercher le bétail où qu'il se trouve sur l'immensité du territoire du village. On savait alors presque le nom de chacune de nos vaches parmi lesquelles trônait la plus ancienne, l'Alouette, qui faisait presque partie de la famille !



Quelque part dans le pays.

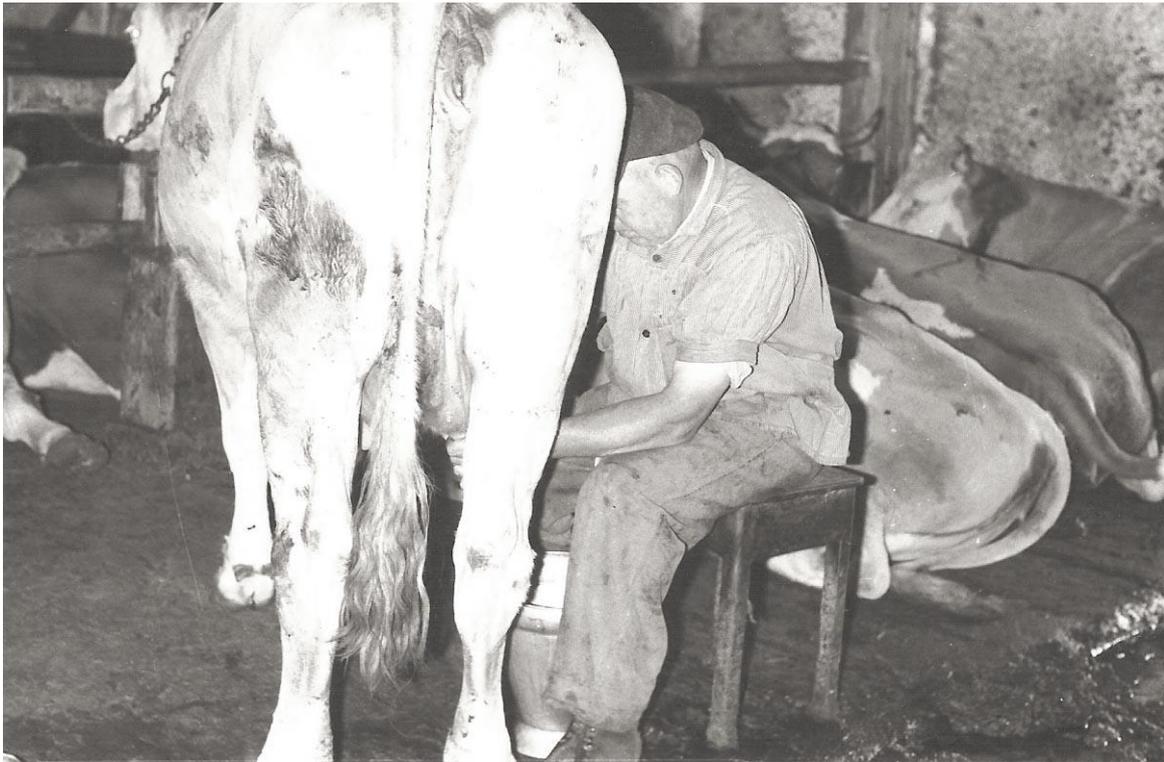
Au milieu de l'écurie, le banc. Celui-ci n'était autre qu'un des anciens de l'école. On avait simplement scié un ensemble qui comprenait la table et le banc quand il advint que l'on dut se séparer de cet ancien matériel pour le remplacer

par le moderne que nous avons connu. Alors des tables allèrent par tout le village pour être sciée de la même manière, avec pour conséquence d'avoir des bancs de la sorte un peu partout, que l'on plaçait en général contre les maisons proches des jardins. Le banc de même que le reste était criblé de points de bouse. On ne s'y asseyait guère, étant plutôt là pour poser le matériel de traite.

Au-dessus du banc, presque à hauteur de la lampe, un tablar sur lequel se voyait des objets pour les soins du bétail, brosses et râpes que l'on servait de temps à autre, quoique mon père n'était pas amoureux fou de ses bêtes au point de les bichonner toutes les semaines. A ce sujet, il en faisait le minimum.

Dans le fond, là où était la deuxième fenêtre, on mettait les veaux de l'année. Leur emplacement à chacun était perpendiculaire aux couches des vaches. Il pouvait y en avoir trois ou quatre au maximum.

Combien de bête en tout ? Disons une douzaine, maximum, les veaux, deux ou trois jeunes, et quatre à cinq vaches. Bêtes qui se trayaient en une heure de temps. A cet égard je revois toujours mon père se déplaçant de l'une à l'autre avec son tabouret. Car pour lui jamais de botte-cul, à cause sa mauvaise jambe. Il aurait chambillé avec un tel siège. Il lui fallait les quatre pieds, plus sa bonne jambe, ce qui en faisait cinq. Pour quant à la sixième, elle lui aidait tout de même à rester debout et à se déplacer. Ce qu'il faisait toujours dans une sorte de déhanchement particulier, non pas comique, mais bien propre à lui. Ce même qu'il vous proposait quand le dimanche, tout de propre habillé, avec son complet, coiffé de son borsalino ordinaire, il se rendait au culte. On le voyait alors aller de la maison jusqu'à celle-ci, tournant dans le petit virage qu'il y a là, à l'angle et disparaissant aussitôt. On le savait ainsi sur le parvis, et puis tout aussitôt dans l'église elle-même où il s'installait à gauche. Mis s'il allait au temple, comme ils disaient autrefois, par contre il ne rentrait jamais au bistrot proche, remontant à la maison avec la régularité d'un métronome, pour rester habillé de telle manière jusqu'au dîner. Il ne se changerait qu'en fin d'après-midi pour retourner à l'écurie. C'était là un boulot qui lui appartenait en propre. Et pour moi, l'avoir remplacé peut-être une ou deux fois est un exploit que je ne comprends plus. Car sitôt avais-je trait la première vache, que déjà j'avais des crampes aux doigts qui ne me permettaient plus de continuer. Je peux donc affirmer de cette manière que je n'ai jamais véritablement remplacé mon père à l'écurie, cette tâche revenant plutôt à l'un ou l'autre de mes deux grands frères. Et puis aussi il se trouve que longtemps mon père, laitier du village, n'ayant donc pas le temps de traire, engagea un commis italien qui se chargeait de cette opération ainsi que de toutes les autres, l'homme n'étant jamais laissé au chômage d'une manière ou d'une autre. Car si on sait le travail dans une ferme, on le connaît aussi pour une laiterie où vous n'avez jamais fini.



Notre père Gaston Rochat à l'alpage.

L'écurie était pourtant pour moi, tout néophyte que j'étais, un endroit rassurant. Les bêtes assuraient la sécurité, non seulement du lieu où elles étaient, mais en plus de toute la maison. Que serait une ferme sans bétail. On l'entend encore ruminer, bouger, gratter une chaîne contre le ciment des crèches, mieux encore contre le tuyau d'eau alimentant les abreuvoirs. Alors ces frottements, la nuit, pouvaient s'entendre dans toute la maison, si éloigné qu'on pouvait être de l'écurie. Je les entendais ainsi dans ma chambre qui était à l'étage désormais. Mais ces bruits, loin de nous déranger, nous confortaient dans ce qu'une maison peut vous apporter de protection, lieu de vie intense où rien ne semble pouvoir vous arriver.

Or donc l'écurie était le lieu le plus riche d'activité de toute la maison. Les vaches y vêlaient, d'habitude sans trop de problèmes. Nous aidions souvent à tirer le veau avec des cordes que l'on attache à ses pieds qui vous sortent déjà et des bois transversaux afin d'avoir plus de force. Il arrivait cependant que l'opération soit plus difficile et que même il ait fallu appeler le vétérinaire. On ne fut ainsi jamais loin du drame. Episodes pénibles, et qui le furent même tellement que je ne tiens pas à les raconter. La souffrance animale vous touche au cœur et de telle sorte que des demi-siècles encore après que vous l'ayez appréhendée, vous pouvez vous en souvenir avec une acuité qui tient du prodige. On n'est pas de bois. Et particulièrement moi qui ne fus jamais qu'une nouille en bien des domaines, rongé par une sensibilité trop grande, avec une sorte de peur des adultes qui m'aura nuit tout au long de mon existence. Ne vous étonnez donc jamais de certains de mes propos, et surtout de mes comportements.

L'écurie n'était que celle que les constructeurs de cette maison, en 1877, avaient mise en place. Rien n'y avait changé, si ce n'est la présence des abreuvoirs, Ceux-ci avaient grandement facilité le travail au temps déjà des précédents propriétaires. Plus besoin désormais de mener le bétail au bassin deux fois par jour. Qui n'était autre en ce temps-là que celui de la fontaine de Vers l'église. Celle-ci animée par une société dont les propriétaires de la maison faisaient partie. On gérait celle-ci au mieux de ses possibilités financières modestes, avec surtout pour tâche de faire que la fontaine ne tarisse jamais. L'hiver, parfois, il était nécessaire d'y casser la glace pour que le bétail puisse accéder à l'eau du bassin. Des traces de fumier étaient alors partout sur la neige. De la maison jusqu'à la fontaine. Ce qui fait que l'on pouvait savoir sans peine que le village était encore agricole, et que dans chacune des fermes il y avait une écurie pleine.

Celle-ci, la nôtre, devait voir ses dernières bêtes la quitter en 1974. Mon père avait alors 64 ans. Possesseur d'un commerce de vacherin, ayant des fils qui semblaient s'y intéresser et désireux de l'agrandir, il fallait des locaux. On sacrifia donc la fourragère et l'écurie, pour les transformer en lieux de manutention ou en cave d'affinage.

L'écurie avait donc vécu pas loin d'une centaine d'années. On n'eut même pas l'acquet de la photographier avec le bétail. On faisait comme tant d'autres, on tournait une page sans s'inquiéter d'aucune manière si l'on avait gardé une trace des précédentes. C'était l'indifférence totale, celle qui nous fait si mal aujourd'hui.